

24 images

24 iMAGES

Le sourire de l'utopie *Chats perchés* de Chris Marker

Marie-Claude Loiselle

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (2006). Review of [Le sourire de l'utopie / *Chats perchés* de Chris Marker]. *24 images*, (126), 56–56.

Le sourire de l'utopie du chat

par Marie-Claude Loisele

« Comme une eau, le monde nous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant une espèce d'insuffisance de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. » Cette phrase, tirée de *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier et reprise par Marker dans son cédérom *Immemory*, est très révélatrice de la place de ce cinéaste dans le monde qui, depuis un demi-siècle, errant aux quatre coins de la planète, tente de saisir l'insaisissable en enregistrant les traces et les signes les plus hétéroclites que lui renvoie son époque, filant sans cesse ce qui pourtant ne se laisse jamais enfermer par aucun sens clos. Face à l'histoire, qui chaque jour se fait en se répétant, la mémoire doit mener un combat de tous les instants contre l'oubli, contre cette incapacité de l'homme à se regarder et à préserver le fil du temps reliant le passé au futur. « C'est ainsi qu'avance l'histoire, disait Marker dans *Sans soleil*, en se bouchant la mémoire comme on se boucle les oreilles. »

C'est bien encore et toujours ce qui intéresse Marker lorsqu'il filme, dans *Chats perchés*, les grandes manifestations populaires dans ce Paris du début du XXI^e siècle : mobilisation contre la guerre en Irak, révolte des lycéens, mouvement des altermondialistes ou des intermittents du spectacle, happening d'Act-up en souvenir des victimes du sida, jusqu'aux obsèques de Marie Trintignant. La foule crie, hurle, scande des slogans, marche, s'indigne, défile et l'homme, lui, pris dans ce grand flux ininterrompu devenu plus confus encore par la déferlante médiatique, perd la mémoire.

Mais pendant ce temps, les chats veillent... Ces chats, dessinés sur les murs, flottant au-dessus de Paris, qui apparaissent jour après jour et sur les traces desquels part le cinéaste vagabond. On reconnaît dans ce jeu de pistes, sous forme d'enquête, la touche ludique

propre à Marker. Cet octogénaire, infatigable témoin à l'affût des grands mouvements politiques des époques qu'il traverse, des guerres, des utopies, des grèves et des révolutions (vraies ou fausses), s'il se laisse gagner par un brin de mélancolie, n'a pourtant rien de cynique ou de désabusé. Il a plutôt acquis progressivement cette distance, souvent ironique, ce « pouvoir de se situer à l'extérieur du temps » évoqué dans *Sans soleil*, dont le souriant félin de *Chats perchés*, par sa position en surplomb au-dessus du monde, est une superbe métaphore. Plane ainsi sur tout le film une sorte de présence réconfortante qui est autant celle du chat que celle du cinéaste.

Voilà pourquoi, au-delà de l'agitation du monde, au-delà des particularités de chaque cause qui, si légitimes soient-elles¹, finissent par se chasser l'une l'autre, ce qui importe le plus pour Marker, c'est sa profonde sympathie pour les élans de solidarité, le fait qu'à un instant précis, là, dans la rue, des gens, ensemble, ont exprimé leur révolte, leur colère ; c'est la vie et son incessant mouvement, la dimension humaine derrière tous ces moments de l'histoire.

Marker sait aussi que filmer une foule, c'est filmer des hommes et des femmes, et que sous chaque visage existe une mémoire. Et filmer les visages, ce cinéaste le fait si bien (surtout celui des femmes), attentivement, amoureux presque, dans cet art, merveilleux ici, d'arrêter le temps. Le cinéaste nous fait voir tout à coup, au cœur d'une foule, une expression, un sourire, un geste qui, sans lui, serait passé inaperçu. Car Marker a l'extrême conscience qu'une image

VU AUX RENCONTRES DU DOCUMENTAIRE



Marker part d'une foison de signes pour construire ce qui gardera trace de l'histoire en train de se faire.

dit plus que ce qu'elle donne à voir. Il ralentit l'image, fasciné par les mouvements d'une chorégraphie improvisée, il s'arrête quelques instants sur un regard rencontrant l'objectif, et il n'y a plus que ce mouvement, ce regard, nous entraînant dans un léger vertige. C'est là une des forces poétiques de ce travail de révélation : de savoir extraire ce qui se fond dans la masse, dans le flux incessant et frénétique d'une ville, pour porter, par exemple, notre regard sur ces clochards immobiles, sur leur présence physique douloureuse venant rompre le rythme de toute cette agitation humaine.

Pour Marker, le réel, sans cette distance face au « chaos » du monde, se trouve englouti par l'impermanence des choses. Le réel s'écrit par la poésie, et la poésie n'existe, ne surgit que par le montage, art suprême depuis toujours chez ce cinéaste. Partir, comme ici, de cette foison de signes que lui renvoie sa ville : images, impressions, sons, discours de politiciens, slogans, graffitis, affiches, etc., mais aussi, bien sûr, toutes ces figures de chats qui apparaissent puis disparaissent inopinément, et construire ce qui gardera trace de l'histoire (petite et grande) en train de se faire. Car, pour lui, seul l'art peut « retenir » le temps, et tant que subsisteront ces éclats de mémoire, l'utopie aura encore une place dans ce monde. ■

1. Quoiqu'il soit clair que certaines ne recueillent pas l'adhésion du cinéaste, comme ce mouvement de droite anti-grève, soutenant Raffarin, qui va jusqu'à détourner les mots d'Éluard « Liberté, j'écris ton nom », pour les soumettre à sa logique.

France, 2004. Ré., ph. et mont. : Chris Marker. Son et mus. : Michel Krasna. 58 minutes. Couleur.